

# LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

## AVIS.

A partir du 1<sup>er</sup> juillet, le prix de la SEMAINE DES ENFANTS sera modifié ainsi qu'il suit :

Chaque numéro. . . . . 15 centimes.  
Chaque volume broché. . . . . 8 francs.

Le prix de l'abonnement ne change pas, et reste ainsi fixé :

Abonnement pour Paris	6 mois. . . .	6 francs.
	1 an. . . . .	11 francs.
Abonnement pour les départements	6 mois. . . .	8 francs.
	1 an. . . . .	15 francs.

Pour l'étranger, le prix de l'abonnement doit être augmenté de la différence du prix du port.

## SOMMAIRE.

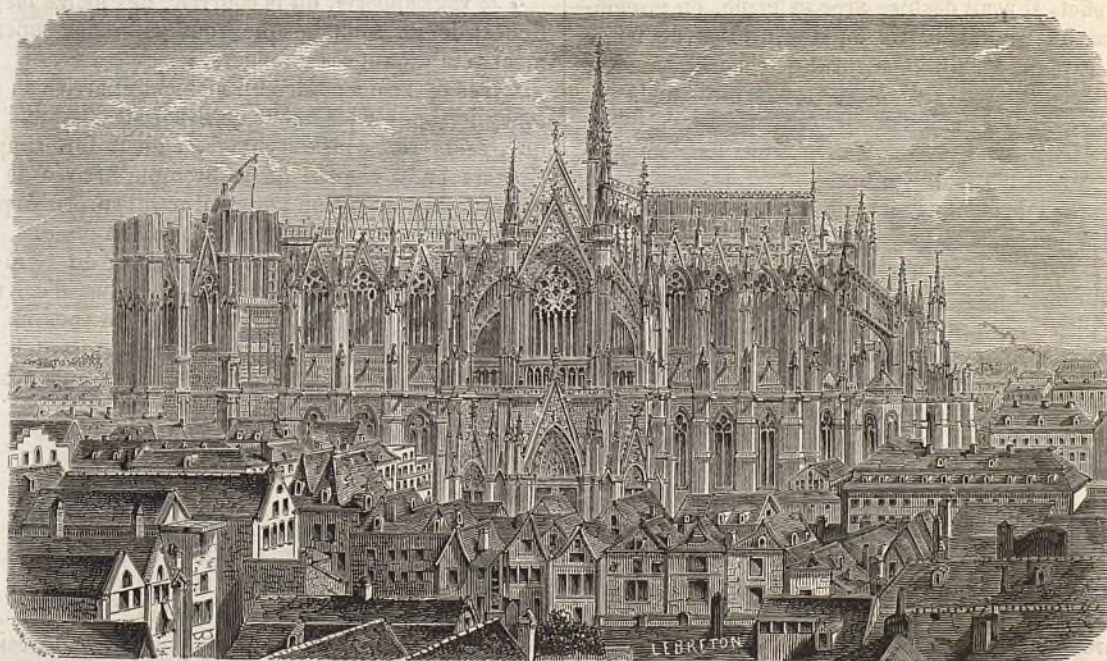
VARIÉTÉS : Cologne; Les cousins comme il y en a peu; La parure du soldat; Morale de l'enfance. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Le rat de ville et le rat des champs (*suite et fin*); L'avare; Eugène; L'homme des champs et son fils; Le chien et le bœuf.

## VARIÉTÉS.

### COLOGNE.

Cologne est une ancienne et forte ville, sur la rive gauche du Rhin, peuplée d'environ cent huit mille âmes; elle a été fondée par les Romains, et appartient, depuis 1814, à la Prusse.

Cologne, vue du Rhin, offre un aspect vraiment pit-



Cologne.

toresque. Ses murailles et ses tours du moyen âge, les clochers de ses églises, sa cathédrale inachevée, son pont majestueux, les beaux hôtels qui bordent le quai, son riche faubourg de Deutz, son île, sa flottille de bateaux à vapeur et à voiles amarrés le long des rives du fleuve ou naviguant sur ses eaux rapides, forment un ensemble aussi agréable que varié.

Mais l'intérieur de la ville ne répond pas à son extérieur; c'est un amas confus, un labyrinthe malpropre de rues tortueuses, étroites, sombres, boueuses, pour la plupart encombrées de voitures et de passants.

Parmi les monuments de Cologne, le plus remarquable est sa fameuse cathédrale, que l'on a commencé de bâtir en 1248, et qui n'est pas encore achevée.

Le prince royal de Prusse étant venu à Cologne, il y a trente ans, fut touché à la vue de cette cathédrale inachevée et ruinée. Le roi, son père, cédant à ses sollicitations, résolut d'entreprendre les réparations les plus urgentes. Le jeune prince étant devenu roi sous le nom de Frédéric-Guillaume IV, une société, patronnée par le nouveau souverain, se forma à Cologne, non plus seulement pour l'entretien, mais pour l'achèvement de



la cathédrale. De tous côtés les dons affluèrent; et, le 4 septembre 1842, eut lieu la seconde fondation de cette église. Ce fut une fête magnifique. Depuis lors, les travaux ont été continués sans interruption; ils ont absorbé plus de quatre millions. Le chœur est terminé, ainsi que les transsepts; les piliers intérieurs de la nef s'élèvent à toute leur hauteur; on travaille activement à la voûte et aux tours, dont les deux principales doivent avoir une hauteur de plus de cinq cents pieds.

D'après une singulière légende, la cathédrale de Cologne ne pourra jamais être achevée. La voici : Lorsqu'il fut question de la fonder, l'archevêque avait rejeté tous les plans qui lui avaient été présentés. Un jeune architecte, désolé de n'avoir point réussi à faire agréer son travail, se dirigea vers les bords du Rhin pour en finir avec la vie. Avant de se jeter dans le fleuve, il essaya, mais en vain, de crayonner une nouvelle esquisse. Tout à coup le diable, lui apparaissant sous la forme d'un vieillard, lui offrit le dessin de la cathédrale actuelle, en échange de son âme. Le jeune homme n'osa ni accepter ni refuser, et demanda vingt-quatre heures pour réfléchir. Le lendemain, au moment où l'Esprit du mal lui montrait de nouveau son plan en lui rappelant les conditions de la veille, le jeune homme le lui arracha, et, tirant en même temps de dessous ses vêtements une relique d'un saint, il en frappa Satan au front. Le diable se voyant joué, s'en vengea.

« La cathédrale dont tu m'as volé le plan, s'écria-t-il, ne sera jamais achevée, et ton nom restera inconnu. »

En effet, il avait déchiré avec sa griffe, en prononçant ces mots, une partie du dessin. Peu de temps après, le jeune architecte mourut de chagrin, car il ne put jamais réparer ce dégât et reconstruire sur le papier la partie qui manquait.

Cette légende extravagante a été assez longtemps en faveur sur les bords du Rhin.

Dans une des chapelles on remarque la *châsse des trois rois mages*, « assez grosse chambre de marbre de toutes les couleurs, fermée d'épais grillages de cuivre, » qui est d'une architecture tout à fait bizarre. A travers ces grillages, on aperçoit dans l'ombre un magnifique reliquaire en or massif, étincelant de perles et de diamants. Vis-à-vis brûlent trois lampes. D'après la tradition, les corps des trois rois mages avaient été retrouvés dans l'Inde par sainte Hélène, mère de Constantin, qui les emporta à Constantinople; puis, ils furent donnés à un évêque de Milan. L'empereur Frédéric Barberousse s'en étant emparé en 1162, en fit don à l'archevêque de Cologne qui l'accompagnait. On montre, par des ouvertures, trois crânes couronnés de diadèmes d'argent doré. Les noms des trois rois, Gaspard, Melchior, Balthazar, sont écrits en rubis au-dessous de ces ouvertures. Cette châsse vaut, dit-on, plus de sept millions de francs. A. L.

### LES COUSINS COMME IL Y EN A PEU.

M. de la Martinière, premier chirurgien du roi Louis XV, laissa en mourant une fortune de quinze cent mille francs; et on lui doit la justice de dire que s'il avait amassé de grandes richesses, il avait fait aussi beaucoup de bien. Il n'avait point de parents autour de lui, et le notaire chargé de régler sa succession fit avertir ceux qui pouvaient y prétendre de se présenter.

Quelques temps après, il vit arriver dans son étude quatre paysans venus d'une de nos provinces méridionales, où était né M. de la Martinière.

Le notaire, ayant examiné les titres de ces prétendants, trouva que trois en avaient de valables, mais rejeta ceux du quatrième, qui était d'un degré trop éloigné. Celui-ci, frustré de ses espérances, regretta les frais d'un voyage dispendieux devenu inutile, se plaignit de la rigueur du sort, qui le replongeait dans l'indigence, et laissa couler quelques larmes. Ses trois camarades, d'un commun mouvement, s'écrièrent aussitôt qu'ils ne voulaient pas le voir repartir dans l'affliction, qu'il fallait lui donner une part.

Suivant avec chaleur cette idée généreuse, ils consultent des gens de loi, et s'accordent à lui assigner cent soixante mille francs, en disant qu'ils auraient fait davantage s'ils n'avaient pas, dans leur pays, d'autres parents pauvres avec qui ils voulaient partager. Ce don offert de bon cœur fut accepté avec reconnaissance, et les quatre amis reprirent ensemble le chemin de leur province. X.

### PARURE DU SOLDAT.

Un jour que Cyrus, neveu et héritier du roi Cyaxare, s'occupait à exercer quelques troupes, son oncle le fit avertir que les ambassadeurs du souverain des Indes venaient d'arriver à sa cour; il pria le jeune prince de venir en toute hâte.

« Je vous apporte, dit le courrier, des habits magnifiques; le roi souhaite que vous paraissiez superbement vêtu devant ces étrangers. »

Cyrus part sans perdre un moment et arrive en présence du roi avec les habits qu'il portait d'habitude, et qui, selon son constant usage, étaient fort simples. Cyaxare parut charmé de la prompte arrivée de son neveu; mais, en même temps, il parut surpris et presque mécontent de la simplicité de son costume.

« Si j'avais mis un habit de pourpre, dit Cyrus, si je m'étais paré de bracelets et de chaînes d'or, vous aurais-je fait plus d'honneur que je ne vous en fais par la sueur de mon visage, et en montrant à tout le monde avec quelle promptitude on exécute vos ordres? » T. H.

### MORALE DE L'ENFANCE.

De la sincérité, mes enfants, faites vœu.  
J'excuse plus souvent, plus aisément j'oublie  
La faute dont on fait un franc et libre aveu,  
Que le plus léger tort que faussement on nie.

Pourquoi, pour se cacher, prendre des soins extrêmes?  
Le mal que l'on a fait est connu tôt ou tard.  
Quand on l'ignorerait une fois par hasard,  
Pourriez-vous, mes enfants, le cacher à vous-mêmes?

Un enfant qui n'a pas la vertu dans son âme  
Se croit fort quand il dit : « On ne me verra pas. »  
Il se trompe. Un enfant est sans ressource, hélas!  
Dès l'instant qu'il craint moins la faute que le blâme.

Il est quelques enfants qui, par crainte ou faiblesse,  
A se cacher toujours prennent le plus grand soin.  
Le soupçon les punit; et l'on pense sans cesse  
Que, s'ils sont si cachés, c'est qu'ils en ont besoin.

Veut-on s'accoutumer à faire ce qu'on doit;  
Il faut à tous les yeux exposer sa conduite.



L'habitude du bien en est l'heureuse suite ;  
 Tout ce que vous ferez, vous croirez qu'on le voit.  
 Sans mentir tout à fait, bien souvent on grossit  
 L'objet dont on veut faire un important récit.  
 On croit gagner beaucoup, et c'est tout le contraire :  
 On affaiblit toujours tout ce qu'on exagère.  
 L'on se perd sans retour, et l'on se déshonore,  
 Lorsque de la franchise on ne suit pas les lois.  
 On ne croit plus celui qui mentit une fois :  
 Même quand il dit vrai, l'on croit qu'il ment encore.

MOREL DE VINDÉ.

## CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

### LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

LA CASQUETTE ET LE CHAPEAU A GALON D'OR.

#### IV

Le jeune villageois était enchanté. Mollement assis et entouré de gens élégamment vêtus, jamais il ne s'était senti si content et si fier. Cependant, au bout d'une heure de voyage, il pensa et dit tout haut que son père avait commis un grave oubli en ne leur donnant aucunes provisions, pas même un panier de raisin. Giles lui rit au nez.

« Crois-tu donc qu'il n'y ait de raisin que dans ton village ? »

Pour lui prouver le contraire, et comme ils arrivaient à une station, le Parisien fit descendre son camarade et le mena devant un buffet copieusement servi. Urbain ouvrit les yeux et demeura tout ébahi quand Giles lui dit :

« Eh bien ! prends donc ? »

— Que je prenne.... quoi ?

— Ce que tu voudras.

— A qui est cette table ?

— A tous ceux qui ont de l'argent pour payer. Prends donc, te dis-je. »

Urbain hasarda un mouvement de bras vers une pomme.

« Nigaud ! s'écria l'autre, est-ce que tu ne connais pas le goût d'une pomme ? »

Et, en même temps, il lui poussa la main sur une aile de poulet. Urbain rougit jusqu'au blanc des yeux ; mais il fallut bien qu'il la prit, ainsi qu'un petit pain et deux grosses oranges dont son ami bourra ses poches. Giles enleva légèrement de la table une corbeille de raisin blanc doré comme on n'en avait jamais vu de semblable chez le père Moreau ; il paya le tout et remonta en wagon.

« Tu es donc bien riche ? lui demanda Urbain à demi-voix.

— Mais.... assez.... tu verras. »

On se remit en route ; un panorama charmant se déroulait devant les portières, et Urbain ne s'endormit que deux ou trois fois, encore se réveillait-il aisément. On arriva enfin à Paris. Urbain fut d'abord saisi d'étonnement devant la grandeur de l'embarcadère. On quitta les wagons. Les deux enfants descendirent lentement jusqu'à la colonne de Juillet. Urbain était tellement absorbé par cette contemplation, qu'une pierre s'étant trouvée sous son pied, il trébucha, tomba sur le nez, mais heureusement il se fit peu de mal.

« Nous allons monter dans un omnibus, dit Giles ; tu n'en as jamais vu, cela t'amusera. »

C'était vrai. En entrant dans la longue voiture, poussé par son ami, Urbain ôta sa casquette et dit tout haut :

« Bonjour, messieurs, mesdames et la compagnie. »

Il y eut un sourire général qui le flatta d'abord, mais comme son salut ne lui fut pas rendu :

« Les Parisiens sont malhonnêtes, » se dit-il, tandis que Giles lui poussait le coude pour le faire taire.

Le cadran de la voiture et les gens qui y montaient et en descendaient continuellement occupèrent Urbain jusqu'au moment où il lui fallut la quitter. Il fut entraîné par son ami dans une belle rue qui donnait sur le boulevard, et au bout de laquelle il aperçut encore une colonne dans le genre de celle qui avait été cause de sa chute. Il la regarda, mais avec plus de circonspection que l'autre. On arriva devant une maison à la porte de laquelle Giles sonna, et qu'il appelait un hôtel.

« Il ne ressemble pas à l'hôtel du *Lion-d'Or* de Joiny, dit le petit bonhomme. Est-ce qu'on y loge à pied et à cheval ? »

— Cette maison a des chevaux et des voitures, mais on n'y reçoit personne pour de l'argent.

— Tu y entres bien, toi.

— Oh ! je suis chez moi.

— Ah ! vraiment ! »

Et Urbain ôta vivement sa casquette au concierge qui se montra derrière la vitre de sa loge.

Giles fit au concierge un signe d'intelligence, et passa outre, suivi par Urbain.

#### V

Ils montèrent par un grand escalier en pierre dont le milieu des marches était couvert d'un tapis sur lequel Urbain hésita d'abord à marcher. Au premier, ils arrivèrent en face d'une porte ou plutôt de deux portes, au jugement du pauvre ignorant qui n'avait jamais vu de doubles battants. Giles tira une clef, ouvrit, et l'on entra dans une grande pièce où il n'y avait que des banquettes couvertes de velours et une lampe suspendue au plafond.

« Est-ce ici où tu couches ? » demanda Urbain à son ami.

Giles poussa un éclat de rire, et, sans rien répondre, ouvrit une autre porte. Le mobilier de cette seconde chambre ne parut pas étonner le villageois, car il le trouva même laid. Le milieu de la pièce était occupé par une longue et lourde table en bois aussi commun qu'à la campagne ; seulement, les pieds en étaient tortillés, et le bord semblait avoir été découpé avec un couteau.

« Drôle d'idée ! » se dit Urbain.

La muraille et les chaises étaient couvertes d'un cuir jaune dont il eût été impossible de faire des souliers présentables. Il y avait là aussi deux grands meubles aussi laids que la table, et qui ressemblaient un peu à un vieux bahut où l'on serrait le pain dans la chaumière du père Moreau. Giles, voyant que son ami ne se récriait pas sur les beautés de la salle à manger, ouvrit devant ses yeux les deux battants d'un salon blanc et or. Pour le coup, la splendeur de ce salon éblouit tellement Urbain, qu'il recula de plusieurs pas, n'osant y entrer. Giles le poussa encore en avant.

Marcher sur un si beau tapis ! où il y avait des bons hommes, des bonnes femmes, des arbres, un château,



la cathédrale. De tous côtés les dons affluèrent; et, le 4 septembre 1842, eut lieu la seconde fondation de cette église. Ce fut une fête magnifique. Depuis lors, les travaux ont été continués sans interruption; ils ont absorbé plus de quatre millions. Le chœur est terminé, ainsi que les transsepts; les piliers intérieurs de la nef s'élèvent à toute leur hauteur; on travaille activement à la voûte et aux tours, dont les deux principales doivent avoir une hauteur de plus de cinq cents pieds.

D'après une singulière légende, la cathédrale de Cologne ne pourra jamais être achevée. La voici : Lorsqu'il fut question de la fonder, l'archevêque avait rejeté tous les plans qui lui avaient été présentés. Un jeune architecte, désolé de n'avoir point réussi à faire agréer son travail, se dirigea vers les bords du Rhin pour en finir avec la vie. Avant de se jeter dans le fleuve, il essaya, mais en vain, de crayonner une nouvelle esquisse. Tout à coup le diable, lui apparaissant sous la forme d'un vieillard, lui offrit le dessin de la cathédrale actuelle, en échange de son âme. Le jeune homme n'osa ni accepter ni refuser, et demanda vingt-quatre heures pour réfléchir. Le lendemain, au moment où l'Esprit du mal lui montrait de nouveau son plan en lui rappelant les conditions de la veille, le jeune homme le lui arracha, et, tirant en même temps de dessous ses vêtements une relique d'un saint, il en frappa Satan au front. Le diable se voyant joué, s'en vengea.

« La cathédrale dont tu m'as volé le plan, s'écria-t-il, ne sera jamais achevée, et ton nom restera inconnu. »

En effet, il avait déchiré avec sa griffe, en prononçant ces mots, une partie du dessin. Peu de temps après, le jeune architecte mourut de chagrin, car il ne put jamais réparer ce dégât et reconstruire sur le papier la partie qui manquait.

Cette légende extravagante a été assez longtemps en faveur sur les bords du Rhin.

Dans une des chapelles on remarque la *châsse des trois rois mages*, « assez grosse chambre de marbre de toutes les couleurs, fermée d'épais grillages de cuivre, » qui est d'une architecture tout à fait bizarre. A travers ces grillages, on aperçoit dans l'ombre un magnifique reliquaire en or massif, étincelant de perles et de diamants. Vis-à-vis brûlent trois lampes. D'après la tradition, les corps des trois rois mages avaient été retrouvés dans l'Inde par sainte Hélène, mère de Constantin, qui les emporta à Constantinople; puis, ils furent donnés à un évêque de Milan. L'empereur Frédéric Barberousse s'en étant emparé en 1162, en fit don à l'archevêque de Cologne qui l'accompagnait. On montre, par des ouvertures, trois crânes couronnés de diadèmes d'argent doré. Les noms des trois rois, Gaspard, Melchior, Balthazar, sont écrits en rubis au-dessous de ces ouvertures. Cette châsse vaut, dit-on, plus de sept millions de francs.

A. L.

### LES COUSINS COMME IL Y EN A PEU.

M. de la Martinière, premier chirurgien du roi Louis XV, laissa en mourant une fortune de quinze cent mille francs; et on lui doit la justice de dire que s'il avait amassé de grandes richesses, il avait fait aussi beaucoup de bien. Il n'avait point de parents autour de lui, et le notaire chargé de régler sa succession fit avertir ceux qui pouvaient y prétendre de se présenter.

Quelques temps après, il vit arriver dans son étude quatre paysans venus d'une de nos provinces méridionales, où était né M. de la Martinière.

Le notaire, ayant examiné les titres de ces prétendants, trouva que trois en avaient de valables, mais rejeta ceux du quatrième, qui était d'un degré trop éloigné. Celui-ci, frustré de ses espérances, regretta les frais d'un voyage dispendieux devenu inutile, se plaignit de la rigueur du sort, qui le replongeait dans l'indigence, et laissa couler quelques larmes. Ses trois camarades, d'un commun mouvement, s'écrièrent aussitôt qu'ils ne voulaient pas le voir repartir dans l'affliction, qu'il fallait lui donner une part.

Suivant avec chaleur cette idée généreuse, ils consultent des gens de loi, et s'accordent à lui assigner cent soixante mille francs, en disant qu'ils auraient fait davantage s'ils n'avaient pas, dans leur pays, d'autres parents pauvres avec qui ils voulaient partager. Ce don offert de bon cœur fut accepté avec reconnaissance, et les quatre amis reprirent ensemble le chemin de leur province.

X.

### PARURE DU SOLDAT.

Un jour que Cyrus, neveu et héritier du roi Cyaxare, s'occupait à exercer quelques troupes, son oncle le fit avertir que les ambassadeurs du souverain des Indes venaient d'arriver à sa cour; il pria le jeune prince de venir en toute hâte.

« Je vous apporte, dit le courrier, des habits magnifiques; le roi souhaite que vous paraissiez superbement vêtu devant ces étrangers. »

Cyrus part sans perdre un moment et arrive en présence du roi avec les habits qu'il portait d'habitude, et qui, selon son constant usage, étaient fort simples. Cyaxare parut charmé de la prompte arrivée de son neveu; mais, en même temps, il parut surpris et presque mécontent de la simplicité de son costume.

« Si j'avais mis un habit de pourpre, dit Cyrus, si je m'étais paré de bracelets et de chaînes d'or, vous aurais-je fait plus d'honneur que je ne vous en fais par la sueur de mon visage, et en montrant à tout le monde avec quelle promptitude on exécute vos ordres? »

T. H.

### MORALE DE L'ENFANCE.

De la sincérité, mes enfants, faites vœu.  
J'excuse plus souvent, plus aisément j'oublie  
La faute dont on fait un franc et libre aveu,  
Que le plus léger tort que faussement on nie.

Pourquoi, pour se cacher, prendre des soins extrêmes?  
Le mal que l'on a fait est connu tôt ou tard.  
Quand on l'ignorerait une fois par hasard,  
Pourriez-vous, mes enfants, le cacher à vous-mêmes?

Un enfant qui n'a pas la vertu dans son âme  
Se croit fort quand il dit : « On ne me verra pas. »  
Il se trompe. Un enfant est sans ressource, hélas!  
Dès l'instant qu'il craint moins la faute que le blâme.

Il est quelques enfants qui, par crainte ou faiblesse,  
A se cacher toujours prennent le plus grand soin.  
Le soupçon les punit; et l'on pense sans cesse  
Que, s'ils sont si cachés, c'est qu'ils en ont besoin.

Veut-on s'accoutumer à faire ce qu'on doit;  
Il faut à tous les yeux exposer sa conduite.



L'habitude du bien en est l'heureuse suite ;  
 Tout ce que vous ferez, vous croirez qu'on le voit.  
 Sans mentir tout à fait, bien souvent on grossit  
 L'objet dont on veut faire un important récit.  
 On croit gagner beaucoup, et c'est tout le contraire :  
 On affaiblit toujours tout ce qu'on exagère.

L'on se perd sans retour, et l'on se déshonore,  
 Lorsque de la franchise on ne suit pas les lois.  
 On ne croit plus celui qui mentit une fois :  
 Même quand il dit vrai, l'on croit qu'il ment encore.  
 MOREL DE VINDÉ.

## CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

### LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

LA CASQUETTE ET LE CHAPEAU A GALON D'OR.

#### IV

Le jeune villageois était enchanté. Mollement assis et entouré de gens élégamment vêtus, jamais il ne s'était senti si content et si fier. Cependant, au bout d'une heure de voyage, il pensa et dit tout haut que son père avait commis un grave oubli en ne leur donnant aucunes provisions, pas même un panier de raisin. Giles lui rit au nez.

« Crois-tu donc qu'il n'y ait de raisin que dans ton village ? »

Pour lui prouver le contraire, et comme ils arrivaient à une station, le Parisien fit descendre son camarade et le mena devant un buffet copieusement servi. Urbain ouvrit les yeux et demeura tout ébahi quand Giles lui dit :

« Eh bien ! prends donc ? »

— Que je prenne.... quoi ?

— Ce que tu voudras.

— A qui est cette table ?

— A tous ceux qui ont de l'argent pour payer. Prends donc, te dis-je. »

Urbain hasarda un mouvement de bras vers une pomme.

« Nigaud ! s'écria l'autre, est-ce que tu ne connais pas le goût d'une pomme ? »

Et, en même temps, il lui poussa la main sur une aile de poulet. Urbain rougit jusqu'au blanc des yeux ; mais il fallut bien qu'il la prit, ainsi qu'un petit pain et deux grosses oranges dont son ami bourra ses poches. Giles enleva légèrement de la table une corbeille de raisin blanc doré comme on n'en avait jamais vu de semblable chez le père Moreau ; il paya le tout et remonta en wagon.

« Tu es donc bien riche ? lui demanda Urbain à demi-voix.

— Mais.... assez.... tu verras. »

On se remit en route ; un panorama charmant se déroulait devant les portières, et Urbain ne s'endormit que deux ou trois fois, encore se réveillait-il aisément. On arriva enfin à Paris. Urbain fut d'abord saisi d'étonnement devant la grandeur de l'embarcadère. On quitta les wagons. Les deux enfants descendirent lentement jusqu'à la colonne de Juillet. Urbain était tellement absorbé par cette contemplation, qu'une pierre s'étant trouvée sous son pied, il trébucha, tomba sur le nez, mais heureusement il se fit peu de mal.

« Nous allons monter dans un omnibus, dit Giles ; tu n'en as jamais vu, cela t'amusera. »

C'était vrai. En entrant dans la longue voiture, poussé par son ami, Urbain ôta sa casquette et dit tout haut :

« Bonjour, messieurs, mesdames et la compagnie. »

Il y eut un sourire général qui le flatta d'abord, mais comme son salut ne lui fut pas rendu :

« Les Parisiens sont malhonnêtes, » se dit-il, tandis que Giles lui poussait le coude pour le faire taire.

Le cadran de la voiture et les gens qui y montaient et en descendaient continuellement occupèrent Urbain jusqu'au moment où il lui fallut la quitter. Il fut entraîné par son ami dans une belle rue qui donnait sur le boulevard, et au bout de laquelle il aperçut encore une colonne dans le genre de celle qui avait été cause de sa chute. Il la regarda, mais avec plus de circonspection que l'autre. On arriva devant une maison à la porte de laquelle Giles sonna, et qu'il appelait un hôtel.

« Il ne ressemble pas à l'hôtel du *Lion-d'Or* de Joiny, dit le petit bonhomme. Est-ce qu'on y loge à pied et à cheval ? »

— Cette maison a des chevaux et des voitures, mais on n'y reçoit personne pour de l'argent.

— Tu y entres bien, toi.

— Oh ! je suis chez moi.

— Ah ! vraiment ! »

Et Urbain ôta vivement sa casquette au concierge qui se montra derrière la vitre de sa loge.

Giles fit au concierge un signe d'intelligence, et passa outre, suivi par Urbain.

#### V

Ils montèrent par un grand escalier en pierre dont le milieu des marches était couvert d'un tapis sur lequel Urbain hésita d'abord à marcher. Au premier, ils arrivèrent en face d'une porte ou plutôt de deux portes, au jugement du pauvre ignorant qui n'avait jamais vu de doubles battants. Giles tira une clef, ouvrit, et l'on entra dans une grande pièce où il n'y avait que des banquettes couvertes de velours et une lampe suspendue au plafond.

« Est-ce ici où tu couches ? » demanda Urbain à son ami.

Giles poussa un éclat de rire, et, sans rien répondre, ouvrit une autre porte. Le mobilier de cette seconde chambre ne parut pas étonner le villageois, car il le trouva même laid. Le milieu de la pièce était occupé par une longue et lourde table en bois aussi commun qu'à la campagne ; seulement, les pieds en étaient tortillés, et le bord semblait avoir été découpé avec un couteau.

« Drôle d'idée ! » se dit Urbain.

La muraille et les chaises étaient couvertes d'un cuir jaune dont il eût été impossible de faire des souliers présentables. Il y avait là aussi deux grands meubles aussi laids que la table, et qui ressemblaient un peu à un vieux bahut où l'on serrait le pain dans la chaumière du père Moreau. Giles, voyant que son ami ne se récriait pas sur les beautés de la salle à manger, ouvrit devant ses yeux les deux battants d'un salon blanc et or. Pour le coup, la splendeur de ce salon éblouit tellement Urbain, qu'il recula de plusieurs pas, n'osant y entrer. Giles le poussa encore en avant.

Marcher sur un si beau tapis ! où il y avait des bons hommes, des bonnes femmes, des arbres, un château,



une fontaine!... Et puis, autour de la pièce, des fauteuils et des espèces de lits (c'était des ottomanes) tout dorés et pareils au tapis; au milieu, un petit jardin rond planté en l'air et entouré d'une sorte de banc pareil aux fauteuils. Une cheminée si reluisante, qu'elle avait l'air d'une chapelle de la Fête-Dieu; aux fenêtres, des carreaux couverts de dentelle comme les bonnets des fermières, et, le croirait-on? de grands rideaux, non-seulement aux croisées, mais aux portes, et en velours blanc!... Urbain ne disait mot, il regardait de tous ses yeux.

Cependant, la promenade à travers l'appartement n'était pas encore finie, Giles la continua quelques instants et prenant Urbain par le bras il lui dit :

« Tu dois être fatigué comme moi ; viens un peu dormir. »

Il le fit entrer dans une chambre à coucher qui contenait un lit en soie bleue tout enveloppé de rideaux pareils; la même étoffe se trouvait plissée sur les murs et sur une partie du plafond, dont le milieu était occupé par une grande glace. Des meubles de bois noir luisants couverts en bleu garnissaient la pièce; une grande peau d'ours blanc s'étendait devant le lit. Urbain la trouva plus belle que les plus grosses peaux de lapin que son père lui donnait à vendre.

« Déshabille-toi et nous allons nous étendre sur ce lit. »

Le petit garçon ôta sa blouse, puis regarda ses mains



La splendeur de ce salon éblouit Urbain, et il n'osait entrer. (Page 211, col. 2.)

avec un peu d'inquiétude. En effet, il leur restait bien encore quelques traces du poulet, des oranges et des raisins.

« Viens te laver par ici. »

Giles souleva la portière d'un cabinet de toilette, où Urbain se trouva devant une cuvette et un pot à eau en argent. Pour le coup, le petit bonhomme resta stupéfait.

« Allons donc, tu n'en finis pas. »

Urbain se servit du savon parfumé, et d'une serviette si belle, qu'elle avait l'air d'un morceau de satin blanc. Enfin, le beau lit fut ouvert, et Giles se coucha auprès d'Urbain, dans des draps fins comme la nappe de l'autel du village. Malgré toutes ces magnificences,

le petit garçon s'endormit profondément. Il était fatigué, et du voyage, et des émotions. Quand il se réveilla, il faisait nuit. La chambre était doucement éclairée par une lampe. Il se trouvait seul. Il fut d'abord quelque temps sans pouvoir se reconnaître; enfin, peu à peu il se souvint de la manière dont il avait été amené au milieu de si belles choses. Un peu étonné d'être seul, il se jeta à bas du lit, reprit sa blouse et ses souliers, et se disposa à aller à la recherche de son ami. En ce moment, celui-ci entra.

« As-tu faim ? »

— Il me semble que oui.

— Eh bien! le diner est servi.

— Où, ici ?



— Certainement; suis-moi. »

Ils traversèrent de nouveau les pièces par lesquelles ils avaient passé, et rentrèrent dans la salle à manger. Elle offrait alors un coup d'œil tout différent. Un lustre à cinquante bougies éclairait une table où brillait de tous côtés l'argent et le cristal. Les buffets étaient couverts de pyramides de beaux fruits et de confitures entremêlées de gâteaux. Urbain n'osait croire que tant de bonnes choses fussent destinées à son ami et à lui-même; mais la grande table, quoique garnie de plusieurs plats, ne portait que deux couverts placés vis-à-vis l'un de l'autre. Les jeunes garçons s'assirent, et Giles découvrit la soupière. Urbain, qui voulait prendre de grandes manières, déploya sa serviette et se l'attacha autour du cou par un nœud à longs bouts qui forma une paire de cornes au-dessus de sa tête. Le Parisien avait repoussé plusieurs mets et découpait gravement un faisan.

« Tiens! dit Urbain en regardant faire, les poules sont drôles à Paris. — Ce n'est pas une poule. — Ah! » dit Urbain avec indifférence. Et il se mit à manger comme un ogre, sans faire

aucune autre observation. Giles lui versait des vins de plusieurs couleurs, et qui ne ressemblaient guère à la piquette du père Moreau. Le petit villageois laissait faire et commençait à rire... à rire... Un entremets sucré succédait à un autre.... Enfin, Giles servit le dessert. Urbain s'était grisé. Il mit les fruits au pillage, lança les bonbons et les oranges à la tête de son ami, et, pour couronner l'œuvre de désordre, demanda à jouer aux boules avec les pommes d'api.

« J'ai mieux que cela à t'offrir, répondit Giles qui avait conservé tout son sang-froid. — Es-tu heureux! Je ne veux plus m'en aller jamais. Je reste avec toi. Je mangerai de tout, je boirai toute la journée, je dormirai dans tes lits en soie, je.... »

## VI

Urbain s'arrêta. Le Parisien ouvrit une fenêtre et siffla d'une certaine manière. « Est-ce que tu as un merle? »

— Non.

— Bah! je n'ai plus faim, et je me coucherais volontiers sur une botte de paille.

— Imbécile!

— C'est juste. Il n'y a pas de paille. On s'en passera. » Giles prit son camarade par le bras, l'emmena dans



Une grande peau d'ours blanc s'étendait devant le lit. (Page 212, col. 2.)



Qu'est-ce que cela veut dire? (Page 214, col. 1.)

le salon et le fit asseoir; puis, étant sorti un moment, il revint chargé de deux larges robes de chambre, l'une en satin rouge broché d'or, l'autre en satin bleu lamé d'argent. Il fit endosser à Urbain la robe bleue et

s'affubla de l'autre. Elles étaient beaucoup trop grandes pour eux; mais ils s'en accommodèrent. Le petit paysan s'abandonnait à une gaieté de gros rire; il s'habitua à peu à peu au luxe qui l'entourait....



On frappa doucement à la porte du salon. Un grand gaillard entra; il portait une boîte; un chien le suivait ayant un singe sur le dos. Giles montra à ce personnage l'entrée de la chambre à coucher. Maître et bêtes disparurent du salon. Urbain se récria.

« Attends! » dit Giles.

En effet, l'homme rentra bientôt, suivi de deux êtres étranges. Ce n'était plus le singe, mais une très-laide demoiselle au teint roux, à la bouche en avant et fendue jusqu'aux oreilles, avec de gros yeux en dehors, un nez aux narines retroussées. Cette jeune personne, droite sur ses pattes de derrière, coiffée d'un chapeau rose en satin fané, vêtue d'une robe à queue en soie jaune pompadour avec des nœuds vert pomme, avait la tête poudrée à blanc. Quant au chien, ce n'était plus un chien, mais un affreux petit bonhomme vêtu en gandin, portant des moustaches cirées et un lorgnon à l'œil. En apercevant ces gens d'une nouvelle espèce, Urbain avait poussé un cri d'étonnement. Le monsieur s'inclina devant la demoiselle, qui lui rendit sa révérence. S'étant pris mutuellement par la patte, ils commencèrent fort sérieusement une polka si drôle, qu'Urbain, enchanté, tira de sa poche une poignée de bonbons qu'il jeta aux danseurs. Ils retombèrent sur leurs pattes de devant et se mirent à dévorer les friandises. Le maître eut beau les rappeler à l'ordre; enfin, il en prit son parti. Bientôt il étendit un drap blanc sur une fenêtre, et le gaz qui éclairait le salon s'éteignait subitement, on fut dans une complète obscurité; puis on vit se dessiner sur le drap un grand rond, et l'homme, qui allait montrer la lanterne magique, commença par son exorde habituel:

« Regardez, messieurs et mesdames! »

## VII

Mais tout à coup la porte du salon s'ouvrit violemment, et un jeune homme entra un flambeau à la main.

« Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria-t-il; ma maison est-elle au pillage? Que fait cette canaille dans mon salon? Ah! coquin de Giles!... D'où vient ce souper à moitié mangé et que signifient ces brutes qui t'entourent?... Répondras-tu? »

Le jeune homme secouait le petit garçon par l'oreille.

« Mes robes de chambres! mes pantoufles! Attends, misérable!... »

Il lâcha le gamin pour s'élancer dans la chambre. Giles était pétrifié. L'homme à la lanterne se mit à plier tranquillement bagage, le chien à ses pieds et le singe monté sur son épaule. Urbain était aussi pâle que son camarade était rouge. Le jeune homme rentra armé d'une cravache. Il courut à Giles pour lui en administrer une correction, mais l'homme à la lanterne se plaça résolument devant lui.

« Monsieur, avant tout, mon argent, s'il vous plaît? »

— Comment, votre argent, butor! Sortez d'ici.

— Après avoir été payé.

— Payé de quoi? Vous ai-je fait appeler?

— Votre domestique m'a fait appeler; les maîtres répondent de leurs gens.

— Soit; mais sortez vite.

Le jeune homme lui donna cinq francs. Le bateleur les accepta gaiement et lui dit:

« Vous n'êtes pas poli, mais vous êtes généreux; ça compense. »

En un tour de main l'ordonnateur du spectacle ras-

sembla son mobilier et disparut de la pièce. Urbain restait cloué sur son siège.... Qu'allait-il se passer?... Le maître posa sa cravache; l'air effrayé et en même temps honnête d'Urbain l'avait désarmé.

« Emmenez ce garçon et allez vous coucher, dit-il enfin à Giles. Demain je vous ferai votre compte. »

Le petit domestique ne se le fit pas dire deux fois, et, saisissant Urbain par le bras, il l'entraîna hors du salon et sans lui parler, jusqu'à l'antichambre, où Urbain retrouva sa casquette, et où son ami décrocha du mur un chapeau entouré d'un galon d'or. Il le mit sur sa tête pour sortir. Ils montèrent jusqu'aux mansardes et entrèrent dans une petite chambre lambrissée où se trouvait un lit de fer.

« Nous sommes ici chez moi.

— Tu n'es donc que le domestique de la maison?

— Eh! sans doute.... O quelle peur j'ai eue! Mon maître était à la campagne et ne devait pas revenir avant huit jours.

— Il te chasse.

— Ah! bien oui!... demain il ne pensera plus à tout cela. Il n'a pas de parents, il est très-riche et il s'amuse beaucoup lui-même. Tu resteras ici dans ma chambre jusqu'à ce qu'il soit reparti, et puis nous recommencerons, et je te trouverai une condition aussi bonne que la mienne.

— Ah! mais non. Décidément, j'aime mieux le jeu de boules et la grosse galette du dimanche au village, que toutes ces friandises, ces spectacles et ces beaux appartements auxquels tu n'as aucun droit. Là-bas, la chaumière et les quilles sont à nous; le four chauffe pour la famille.... et les amis; et quand nous les avons invités, nous n'avons à craindre ni pour eux ni pour nous les coups de cravache. Viens quand tu voudras. Je te dis adieu et à ton beau Paris aussi. J'aime mieux ma blouse que tes beaux habits; j'aime encore mieux garder ma casquette que de porter comme toi un chapeau à galon d'or. » Mme JULIETTE CUVILLIER-FLEURY.

## L'AVARE.

M. de Nébonne était si avare, qu'il frissonnait en entendant prononcer le mot *donner*. Calculant longtemps avant de mourir à combien lui reviendrait son enterrement, il s'avisait d'écrire pour cela sur-le-champ à son curé.

« Imaginez-vous, lui écrivait-il, que je suis mort, et venez, je vous en prie, régler avec moi le prix de mes funérailles. »

Rendu officiellement à cette singulière invitation, M. le curé énuméra, article par article, le compte dont il s'agissait.

« Mon cher frère, dit-il à M. de Nébonne, il faudra tant pour la bière, tant pour la cire et les chandeliers, tant pour la croix en argent, tant pour la tenture, tant pour les prêtres, tant pour mon droit d'assistance, tant pour le suisse, tant pour les bedeaux, tant pour les sonneries, tant pour les pauvres, tant pour les enfants de chœur; et le tout se montera à cent francs.

— Juste ciel!... s'écria M. de Nébonne, le cœur tout serré. Ah! monsieur le curé, vous n'y pensez pas; un pauvre malheureux comme moi! Ah! c'est en vérité écorcher vifs les gens après leur mort.

— Il est impossible de vous enterrer à moins.



— Mais songez donc, cent francs! c'est une forte somme.

— C'est le prix le plus modique pour un homme tel que vous.

— Cent francs! cent francs! » répétait, en faisant de grands soupirs, M. de Nébonne.

Le curé, ne voulant pas rabattre une obole de cette somme, notre avare se sentit tout à coup saisi d'une fièvre mortelle et fut obligé de se mettre au lit. Dans ce pressant danger, on le détermina, non sans peine, à faire venir un notaire. Celui-ci, étant arrivé, demanda au moribond qui il voulait faire son héritier.

« Quoi! répondit-il en suffoquant et les larmes aux yeux, je me dépouillerais ainsi avant ma mort! Non, jamais, non!

— Faites donc attention, lui fit observer le notaire, que celui à qui vous léguez vos biens n'en jouira qu'après votre décès.

— Oh! n'importe, reprit l'avare à demi mort.

— Songez donc que, soit que vous fassiez un testament ou non, vos héritiers directs auront des droits incontestables. Il en est que vous pouvez en conscience favoriser.

— Incontestables! incontestables!... reprit douloureusement notre avare. Eh bien! puisqu'il faut absolument instituer un héritier, c'est moi-même que j'institue. »

Il n'en voulut pas démordre, et mourut en prononçant à voix basse :

« Incontestables! incontestables!... »

#### EUGÈNE.

Un pauvre cultivateur des environs d'Amboise avait laissé en mourant une femme et quatre enfants en bas âge dans la misère; la femme ne tarda point à le suivre au tombeau.

La famille s'assembla et se partagea les trois enfants les plus âgés, mais personne ne voulut prendre le quatrième, âgé de six mois. Un des parents se détacha pour aller prendre l'avis d'un ecclésiastique qui, dans un château voisin, faisait l'éducation de deux jeunes gens.

L'ecclésiastique ne voit d'autre ressource que d'envoyer le malheureux orphelin à l'hôtel-Dieu de Blois ou à l'hospice de Tours; mais Eugène, l'un de ses élèves, âgé d'environ douze ans, s'écria aussitôt :

« Je me charge de l'enfant; allons le voir. »

Son précepteur lui objecte, pour l'éprouver, qu'il ne pourra suffire à la dépense, et que, d'ailleurs, son père prend déjà soin d'une multitude de pauvres.

« Quoi! mon bon maître, répond Eugène avec vivacité, ce laboureur, qui vient vous consulter avec la plus grande confiance, et qui peut à peine faire vivre sa famille, trouve dans sa misère des ressources pour se charger d'un de ces malheureux orphelins, et moi, fils d'un homme riche, je n'en trouverais pas pour secourir ce petit enfant! Je sacrifierai avec la plus grande satisfaction tout l'argent de mes menus plaisirs, et mon père ne refusera pas de m'aider. Partons pour rassurer au plus vite la famille. »

On court aussitôt à la cabane. L'enfant tend ses petits bras vers son jeune bienfaiteur, qui l'embrasse avec transport, et dit aux plus proches parents :

« N'ayez plus d'inquiétude sur cet enfant; je m'en charge, il est à moi. Cherchez une bonne nourrice le

plus près que vous pourrez du château, je veux être à portée de veiller à ses besoins. »

Depuis ce temps, l'aimable jeune homme ne fut plus occupé, dans ses moments de loisir, que de son petit protégé. Il sacrifia pour lui tout l'argent dont il pouvait disposer. Plus tard il paya son apprentissage, et le mit en état de gagner honorablement sa vie. T. H.

#### L'HOMME DES CHAMPS ET SON FILS.

Un habitant de la campagne possédait une grande maison de ferme, beaucoup de champs, de jardins et de prairies, et de nombreux troupeaux de gros et de petit bétail; il occupait un grand nombre de serviteurs et de servantes. On célébrait dans toute la contrée la sagesse du maître de tous ces biens, qui avait le talent de conduire tout avec tant d'activité et de prudence, que rien n'était négligé.

Il arriva que cet homme eut besoin de s'éloigner de chez lui pour quelques mois; il appela donc son fils et lui dit :

« Écoute, mon fils, je vais voyager; ainsi, veille sur la maison et sur le domaine, que je confie à tes soins jusqu'à ce que je revienne. »

Le jeune homme fut effrayé d'une pareille charge; mais son père lui dit adieu et partit.

Alors Joseph, c'est le nom du jeune homme, prit en main l'administration du vaste domaine, d'abord avec crainte et inquiétude; ensuite, s'encourageant lui-même, il se disait :

« Mon père m'a confié cette charge, il faut bien que je m'en acquitte. »

Joseph devint donc laborieux et actif, et les fautes qu'il faisait devenaient de jour en jour plus rares.

Au bout de quelques mois, le père revint, et, ayant inspecté la maison, les terres et les troupeaux, il trouva tout en parfait état. Il sut aussi que la réputation de Joseph s'était déjà répandue dans tout le pays; on y disait :

« Tel est le père, tel est aussi le fils! »

Le père ayant alors loué son fils de sa bonne administration, le jeune homme lui dit :

« Mais, mon père, si je n'avais pas réussi?... J'en avais grand peur. »

Et le père lui répondit en souriant :

« Je connaissais tes forces, et tu ne les connaissais pas; j'ai voulu que tu prisses de la confiance en toi-même; voilà pourquoi je t'ai donné une grande charge. Te voilà maintenant devenu homme, d'enfant que tu étais. » K.

#### LE CHIEN ET LE BOEUF.

FABLE.

Un chien était couché au bas d'une crèche remplie de foin. Un bœuf s'en approche pour prendre sa nourriture; mais le chien gronde aussitôt, lui montre ses dents et l'empêche d'avancer.

« Malheureux, dit le bœuf, que tu es sottement jaloux! Tu ne peux te nourrir de ce foin, et tu ne veux pas que les autres s'en nourrissent! »

Tel est le caractère des envieux : ils ne peuvent souffrir qu'un autre profite des choses mêmes qui leur sont inutiles. K.





Le rat de ville et le rat des champs.

Ayuntamiento de Madrid